

◀◀ REVUE DE PRESSE

RÉSISTANCES CULTURELLES ET LITTÉRAIRES



Festival & Prix
des littératures
urbaines



3^e ÉDITION

30
31

JANVIER

◀◀ 2026

SOMMAIRE

PRESSE ÉCRITE

- 23/12/25 **Le Courrier des maires** | Recension et entretien de Mehdi El Afani par Rouja Lazarova
- 28/01/26 **Télérama Sortir** | Annonce par Isabelle Vatan
- 29/01/26 **Libération** | Annonce par Frédérique Roussel
- 11/03/26 **Télérama** | Entretien de Taoufik Vallipuram et sujet Ville et Littérature
Réécrire la cité avec le polar par Yoann Labroux-Satabin
- 29/01/26 **Magazine Actualités Habitat** | Couverture + focus Festival & Prix des Littératures Urbaines

RADIO

- 26/01/26 **France Culture** | Annonce par Marie Richeux dans *Le Book club*
- 29/01/26 **Radio Nova** | Annonce et présentation du Prix par Ségo Raffaitin dans *Nova le matin*
- 31/01/26 **France Culture** | Entretien de Taoufik Vallipuram par Noah Marchais dans
Les matins du Samedi

TV

- 05/02/26 **France 24** | Entretien *in situ* de Mehdi El Afani, Mame-Fatou Niang, Rouda et Nassera Tamer
par Ségolène Malterre dans *Pas 2 Quartier*

ARTICLES WEB ET MÉDIAS EN LIGNE

- 20/11/25 **Actualitté** | Annonce de la 3e édition par Hocine Bouhadjera
- 05/01/26 **Actualitté** | Annonce du festival
- 19/01/26 **Enlarge your Paris** | Entretien de Mehdi El Afani, Lina Mehdi et Taoufik Vallipuram
par Vianney Delourme
- 22/01/26 **Artistik Rezo** | Annonce par Vanessa Humphries
- 23/01/26 **Actualitté** | Annonce et programmation du festival par Hocine Bouhadjera
- 29/01/26 **Le Bonbon** | Annonce du festival
- 30/01/26 **La Croix** | Entretien de Taoufik Vallipuram par Béatrice Bouniol
- Le Parisien** | Article par Denis Courtine
- Le Soir** | Annonce du festival
- 03/02/26 **Urban Street Reporters** | Reportage par Hind Ayadi et Édition Aïna Abdallah
- 05/02/26 **Booska-P** | Reportage par @walid.anfl
- 08/02/26 **Liik** | Reportage et entretien de Zakaria Harroussi par Nawal El Hammouchi

PRESSE ÉCRITE

Culture nos conseils

des partenaires du champ social, du champ éducatif, c'est-à-dire les centres sociaux des quartiers et les associations. Les publics qui ne se rendent pas d'eux-mêmes à la bibliothèque vont y aller avec un partenaire. C'est un travail de maillage avec les écoles, les associations intervenant dans le champ de l'insertion professionnelle, les ateliers sociolinguistiques. Ceux qui apprennent le français seront ensuite accompagnés par leur atelier dans la bibliothèque pour y découvrir la multiplicité des propositions faites», témoigne Alexie Lorca. Pour approfondir cette collaboration, les services de la collectivité peuvent co-créer des projets avec ces acteurs du territoire, qui connaissent parfaitement leurs publics.

5 SORTIR DES MURS

«Sortir des murs des établissements permet aussi d'élargir l'accès à la culture. Nous avons challengé nos établissements sur ce sujet», confie Cédric Van Styvendael à Lyon. Le Musée des confluences a ainsi créé «Les cabanes à histoires». Installées dans une mairie, dans une gare, dans un hôpital, ces cabanes offrent une plongée sensorielle dans une histoire à partir d'un objet emblématique de sa collection : un os de baleine, l'armure japonaise de samouraï, une chouette effraie, une amulette irisée, etc. La ville de Marseille fait, elle, «l'aller vers» grâce à l'association Culture du cœur 13, qu'elle finance. «Elle mène des actions en direction des personnes hospitalisées dans les hôpitaux publics, dans les établissements pour personnes âgées (Ehpad), mais aussi au centre pénitentiaire des Baumettes», détaille

Jean-Marc Coppola. Il cite un autre exemple : l'association Acelem qui «déploie de petites bibliothèques dans la rue ou les centres sociaux».

6 CASSER LES CODES

«On nous rabâche à longueur de journée que les jeunes des quartiers n'aiment pas lire. Mais la littérature s'est construite une image assez bourgeoise et s'est de facto éloignée d'une partie de la population. C'est pour cela que nous avons créé le Festival des littératures urbaines, qui propose nouvelle offre littéraire avec des auteurs et autrices originaires des quartiers populaires, qui sont lus par leurs habitants», confie Mehdi El Afani, cofondateur du festival. Cédric Van Styvendael est également partisan de cette idée de ne pas hiérarchiser les cultures : «Il faut casser les codes pour reconnaître tout le monde dans son identité culturelle». Chaque année, une troupe éphémère voit le jour au Théâtre national populaire (TNP) de Villeurbanne. Des acteurs amateurs, dirigés par des professionnels, créent un spectacle qu'ils présentent au cœur de la saison. Toujours dans le Grand Lyon, le fameux défilé de la Biennale de danse intègre des artistes amateurs. «Il faut sortir de l'opposition entre la question de l'excellence et celle de l'accès de la culture pour tous», conclut l' élu.

7 DÉVELOPPER LA PRATIQUE ARTISTIQUE

La pratique artistique s'avère l'une des clés pour atteindre des publics éloignés. Les personnes ont envie de toucher elles-mêmes le secret de la naissance de l'art.

C'est une façon de se l'approprier et d'en être moins impressionné. Jean-Marc Coppola évoque l'exposition «L'Usine de films amateurs» de Michel Gondry, en 2024-2025, au château de La Buzine, que la ville a reprise en régie. «C'était un ensemble de décors et de machineries qui permettaient aux gens de venir et de tourner leur propre film. Il y a eu des familles, des groupes scolaires... 16 000 visiteurs qui ont réalisé 713 films.»

Les résidences d'artistes prennent là tout leur sens. A Est ensemble, la chanteuse Angélique Kidjo a travaillé avec 500 enfants de la Cité des marmots pendant un an, dans le cadre du festival Villes des musiques du monde. «Ensuite, il s'est produit avec l'orchestre symphonique au théâtre du Châtelet. Des familles, qui n'auraient jamais osé en franchir les portes, sont venues, et c'était un moment de magie», se souvient Alexie Lorca. Ce type d'opération participe de la démocratie culturelle : ouvrir les portes d'équipements prestigieux à toutes les cultures, à tous les artistes, petits et grands, professionnels ou amateurs.

8 DÉCLOISONNER LES LIEUX CULTURELS

En Haute-Garonne, le jury citoyen avait exprimé vivement le besoin de décroquer les lieux culturels, de les transformer en lieux de vie. Il avait proposé de créer un label «Comme à la maison» qui permettrait d'identifier les lieux et espaces culturels où on se sent bien, où on aime passer du temps en famille et entre amis. Depuis, une quarantaine de lieux ont été labellisés. Voir l'équipement comme un espace de vie, c'est une des

pistes pour élargir l'accès à l'offre. D'ailleurs, le ministère de la Culture préconise de travailler sur l'accueil, de former les professionnels à l'hospitalité. «Dans nos bibliothèques, on improvise des goûters, on propose des soirées déguisement en fonction du personnage d'un livre. C'est parce que les personnes sont bien accueillies, qu'elles ont mis un visage sur un bibliothécaire, qu'elles ont compris qu'il ne fallait pas nécessairement savoir lire, être cultivé, être bon à l'école pour aller dans une bibliothèque, qu'elles vont revenir», estime Alexie Lorca.

9 RENOUVELER LES PUBLICS

La médiation culturelle facilite certes l'approche d'un musée, d'une œuvre, mais elle ne permet plus de renouveler les publics. Un élément fédérateur peut être de s'inscrire dans un des grands événements nationaux, comme Le Printemps des poètes ou la Semaine de la langue française et de la francophonie. Mais c'est davantage le numérique qui a changé la donne avec de jeunes influenceurs qui recommandent un livre ou un spectacle sur les réseaux sociaux. Ils touchent particulièrement les jeunes, en créant une médiation culturelle entre pairs. Les collectivités peuvent les identifier, monter des projets avec eux, présenter par exemple le livre préféré d'un influenceur dans une bibliothèque. Selon le ministère de la Culture, le public qui se rend dans un espace culturel, a de plus en plus envie de vivre une expérience. Les équipements peuvent donc aussi se renouveler en organisant en leur sein des jeux, comme une chasse au trésor ou un «escape game». Rouja Lazarova

Sélection critique par
Isabelle Vatan

Brocantes

10^e – bd de Bonne-Nouvelle

7h30-18h (sam.), 06 42 37 77 46.
Vide-greniers, 150 exposants.

15^e – rue St-Charles

6h-18h (sam., dim.), 07 61 04 99 52.
Vide-greniers, 150 exposants.

Festivals littéraires

Festival des littératures urbaines

Les 30 et 31 jan., 19h30 (ven.), 11h (sam.), la Gaîté lyrique, 3 bis, rue Papin, 3^e, 01 84 74 49 00. Entrée libre, certains événements sur rés. La ville contemporaine est au cœur des récits mis en lumière lors de ce festival. À l'affiche de cette troisième édition, une quinzaine de rencontres, dont une, en ouverture, entre des jeunes de la radio Making Waves et les auteurs du *Retour du roi Jibril* (L'Iconoclaste), mi-roman, mi-recueil de contes sur la banlieue, coordonné par Ramsès Kefi et Rachid

Laïreche (le 30 jan., 19h30). À guetter, la discussion « Comment rêver de vivre dans des villes où la vie devient un combat » avec Nora Hamadi (*La Maison des rêves*, Flammarion), l'auteur et réalisateur Karim Miské et l'influenceur masqué El Negociateur, qui sort en février *Tu ne perds rien à demander* (Denoël).

Lire la nature

Les 31 jan. et 1^{er} fév., 10h-19h (sam., dim.), musée de la Chasse et de la Nature, 62, rue des Archives, 3^e, 01 53 01 92 40. Entrée libre. Foisonnante, la huitième édition de ce festival invite à changer de regard sur le vivant avec une quarantaine d'auteurs, de scientifiques et d'artistes présents pour des rencontres et des dedicaces. On saura tout sur la mante grâce à l'entomologiste Nicolas Moulin, vidéos à l'appui (le 31 jan., 11h45), avant d'assister à une conférence dessinée avec Isabelle Autissier et Zelba autour de leur BD *Une bouteille à la mer* (éd. Futuropolis), sur l'importance de protéger les océans (le 31, 15h30). Dimanche, Camille de Toledo

Loisirs, idées

nous parlera des rivières (le 1^{er} fév., 11h45). Pour l'occasion, l'accès au musée est gratuit. Une aubaine !

Salon

Paris randos nature

Du 30 jan. au 1^{er} fév., 10h-19h (ven., sam.), 10h-18h (dim.), parc Floral, esplanade Saint-Louis, 12^e, parisrandosnature.fr. (4 €).

Avis aux fans d'activités en plein air : ce nouveau salon célèbre la randonnée, le trail, le vélo et la *vanlife* (voyage en van aménagé) avec une centaine d'exposants. L'occasion de glaner des conseils, tester du matériel, découvrir des destinations et des hébergements. Le tout rythmé d'ateliers pour apprendre à lire une carte IGN ou préparer son sac d'excursion. Des projections de films d'aventures sont aussi à l'affiche, dont *The Finish Line*, d'Anne-Lise Rousset (les 31 jan. et 1^{er} fév., 14h). Sans oublier les tables rondes sur le boom de la rando (le 30, 15h30), la façon dont elle se réinvente en ville (le 31, 12h30), ou la vogue du vélo-aventure

(le 1^{er}, 14h). Les enfants ne sont pas en reste grâce à des animations (dès 4 ans), dont un mur d'escalade.

Bien-être

Sauna collectif

À partir du 28 jan., 7h-22h (du mer. au dim.), Ground Control, 87, rue de Charolais, 12^e, groundcontrolparis.com. (20 €, sur rés.). Tout droit venu d'Angleterre, ce concept de sauna collectif urbain débarque à Ground Control, dans une zone de 100 m², protégée des regards. Une première hexagonale. Le principe : on réserve un créneau d'une heure trente, puis on profite des trois saunas et des bassins d'eau froide pour faire descendre la température et bénéficier de l'effet relaxant et vitalisant de l'alternance chaud-froid. Le site, mixte, peut accueillir jusqu'à trente personnes. Le port du maillot y est obligatoire et la bienveillance, de mise. Pensez à apporter deux serviettes, des tongs, un cadenas et de l'eau. On vous en reparlera bientôt, une fois qu'on l'aura testé !



Festival Le Festival et Prix des littératures urbaines présente sa troisième édition à la Gaité lyrique (à Paris) vendredi et samedi sous le signe des résistances culturelles et littéraires. Rencontres, ateliers et dédicaces, avec entre autres Ramsès Kefi, Rachid Laïreche (journaliste à Libération), Nora Hamadi (photo), Karim Miské, Alice de Rochechouart... Gaite-lyrique.net PHOTO BERTRAND EXERTIER. SIPA



Rencontre Censée avoir disparu des classifications médicales, l'hystérie continue pourtant de hanter les cabinets des médecins, les tribunaux et nos imaginaires. C'est la thèse défendue par Pauline Chanu dans *Sortir de la maison hantée* (la Découverte), qu'elle présente ce jeudi à 18 h 30 à la librairie les Déferlantes, à Morlaix. PHOTO R. ALIZÉE

La voix du guerrier

La journaliste Elisa Mignot retrace l'itinéraire d'un Ukrainien venu apprendre le chant lyrique à Paris avant de s'engager militairement pour son pays.

Les premières images qui apparaissent lorsqu'on cherche Wassyl Slipak sur Internet sont celles d'un militaire mais aussi celles d'un homme de scène. «Chanteur ukrainien», est-il précisé. Ce n'est qu'en partie juste. Le ténor a été tué sur le front ukrainien en 2016 lors de la guerre du Donbass. Cette figure de héros hybride, à la fois artiste et combattant pour sa patrie, peu connue en France, a intrigué la journaliste et productrice de podcasts Elisa Mignot. Elle mène depuis 2022 pour *M le Mag* la série de témoignages d'Olga et Sasha, deux sœurs ukrainiennes dont

l'une vit à Paris et l'autre à Kyiv. Mais son enquête sur Wassyl Slipak, publiée sur *Heidi.news* en 2024, était un autre défi.

Médaille. Pourquoi cet homme, passionné de chant et de musique, installé en France depuis vingt ans, a-t-il volontairement rejoint le champ de bataille sans aucune expérience ? «Les images se superposent : la mère et la gmina, le keffieh et le col amir-donné, l'arme et la voix. Serait-ce le même homme ?» Elisa Mignot a suivi sa trace de Clermont-Ferrand à Kyiv, de Paris à Lviv. C'est par hasard que la journa-

liste découvre l'existence de Wassyl Slipak, au détour d'une conversation. Elle apprend qu'il est considéré comme un héros en Ukraine, décoré de la médaille du courage à titre posthume, en tant que civil. A Lviv, son nom est gravé sur une porte du conservatoire qu'il a connu et un petit espace commémoratif lui est dédié dans son ancienne école. «Il y a un buste en bronze de Wassyl et trois vitrines où l'on trouve, entre autres, son *Pass Navigo*. A Paris, le héros prenait donc le métro.» Comme les autres ténors – la tessiture de voix la plus aiguë pour un homme – il est victime des préjugés machistes et homophobes de ses enseignants. «Les professeurs avaient déclaré qu'il avait une "pathologie". Une enseignante avait même parlé d'une "voix d'homosexuel" et lui avait fermement conseillé de développer sa voix de baryton.» C'est ce pan moins glorieux, moins évi-

dent de la vie du personnage que l'enquêtrice cherche à démêler.

«Mué». La voix de Wassyl séduit la France mais passe très vite du tout au tout, de l'aigu au grave. Encore un paradoxe. «Il avait mué. Son larynx avait basculé. En général, ça arrive aux garçons à la puberté. Là, c'était très tardif. Il avait plus de 20 ans», se souvient le chef d'orchestre Jean-Pierre Loré, un des premiers à l'avoir pris sous son aile à son arrivée en France. Puis les chœurs de l'Opéra de Paris lui ouvrent leur porte, pendant quatre ans seulement. «Wassyl avait une personnalité trop débordante pour être choriste», se rappellent ses anciens collègues. Il intègre le Studio, une formation de l'Opéra, pour lancer sa carrière de soliste mais il ne semble pas tenir en place. «Est-il parti de lui-même ? L'a-t-on mis dehors ? Était-ce sa voix ou sa personnalité ? Personne

ne semble s'en souvenir.» Il poursuit sa route au Bel Canto, un restaurant de dîners-spectacles, avant de débarquer en Ukraine une dizaine d'années plus tard. La question du point de vue infuse tout le récit. Côté français, il est difficile de parler de nationalisme sans penser à l'extrême droite et au fascisme. Côté ukrainien, prendre les armes et défendre sa terre au péril de sa vie a une autre signification. L'histoire politique du pays est complexe, empreinte d'oppression. Il est donc difficile pour la journaliste d'exposer avec certitude les raisons qui ont poussé le chanteur à devenir un héros. «Wassyl était la somme de ces récits. Tant pis si parfois ils se contredisent.»

MAÏA SIEURIN

ELISA MIGNOT TÉNOR DE GUERRE. LE DERNIER RÔLE DE WASSYL SLIPAK, Marchialy 200 pp., 21 € (ebook : 14,99 €).

Réécrire la cité avec le polar

En faisant des villes le décor privilégié de leurs scènes de crime, les auteurs de romans noirs pointent la complexité des enjeux urbains. À la veille des municipales, ils ouvrent des pistes de réflexion pour la société de demain.

Par Yoann
Labroux Satabin

C'est une scène banale, comme il y en a dans bon nombre de romans noirs. Un personnage s'engouffre tard le soir dans un café de la porte de Clichy, à Paris, et veut vérifier dans le journal du jour une info à propos d'un meurtre. Un autre client est en train de consulter l'exemplaire, il faut patienter. Depuis le comptoir, son regard parcourt la salle et observe, par la diversité de la clientèle, l'évolution du quartier. Le passage occupe simplement quelques lignes, au début du roman *Le Nord-Sud*, d'Anne Secret (éd. Asphalte, 2025), alors que s'esquissent les prémices d'une enquête qui mènera jusqu'au tréfonds des anciens réseaux de métro. Il suffit pourtant à raconter sur le vif un bout de la ville et à en saisir certaines nuances.

Une habitude dans le polar, qui a fait de la ville un terrain de jeu privilégié, au point d'en devenir l'un des portraitistes les plus minutieux. Chez certains auteurs, la ville se confond même parfois avec le personnage principal, comme le Marseille de Jean-Claude Izzo (1945-2000), le Nice de Michèle Pedinielli, voire le Bordeaux d'Hervé Le Corre. Quand bien même la cité devient imaginaire, elle garde souvent un lien resserré avec le réel : l'écrivain américain Ed McBain (1926-2005) avait beau situer ses inspecteurs du 87^e District dans la ville inventée d'Isola, celle-ci était un pur décalque de New York. Le changement de nom s'expliquait par une raison pratique : McBain ne voulait pas être dépendant des procédures policières de la Grosse Pomme, susceptibles de changer à chaque élection municipale.

Le polar pour mieux comprendre la ville ? C'est de plus en plus le cas. Celle-ci y a pourtant parfois été réduite à un décor générique, presque interchangeable, au risque de paraître désincarnée. « La grande ville », qu'elle reproduise Paname ou Big Apple, correspondait finalement à un moule urbain similaire, propice au crime. « *Le changement est notable dans le polar français*, relève la spécialiste du roman noir Natacha Levet. *Aujourd'hui, la plupart des auteurs et autrices situent leurs intrigues dans des villes de toutes tailles et ne s'intéressent plus seulement à la criminalité, mais essaient de montrer ces endroits tels qu'ils sont pour ceux qui y vivent, y travaillent, etc. Ils ont souvent un lien fort avec leur décor et s'aventurent dans des endroits moins attendus, comme par exemple Olivier Ciechelski qui, avec son Livre des prodiges* [éd. Rouergue, 2025], *emmène le lecteur dans le port de Gennevilliers* [où il a été en résidence d'écriture, ndlr]. »

C'est toute la démarche du romancier Tristan Saule, dont les *Chroniques de la place carrée* (éd. Le Quartanier, cinq volumes à ce jour) racontent le quotidien du quartier populaire d'une sous-préfecture fictive, bien que très inspirée de sa ville d'Auxerre, où il exerce la profession de libraire. « *Je voulais prendre le pouls du quartier situé à*

300 mètres de chez moi, mais en dégagant les thématiques qui pouvaient être rapprochées de celles de beaucoup d'autres villes françaises », explique-t-il. Des travailleurs sociaux aux « Atsem » (agents territoriaux spécialisés des écoles maternelles, employés par la commune), en passant par le trafic de drogue ou le milieu hospitalier, chacun des romans de la série explore par l'intime (et le suspense) une réalité au centre des enjeux municipaux.

La carte du polar fait ainsi apparaître de nouveaux territoires jusqu'alors négligés, à la frontière du rural et de l'urbain. Dans sa contribution au colloque « Le polar dans la cité : littérature et cinéma » (2020, actes publiés aux Presses universitaires de Pau et des pays de l'Adour en 2022), la chercheuse Alice Jacquelin écrit : « *S'il est moins contestataire que désespéré, le constat décliniste que fait le polar rural français contemporain sur les zones rurales désertées pourrait avoir précédé la colère des territoires marginalisés et le mouvement des gilets jaunes de 2018, tout comme les romans de la génération précédente du néo-polar avaient anticipé la révolte sociale des banlieues et des cités de 2005.* » Depuis, la tendance s'est poursuivie, également nourrie par la publication croissante de récits inspirés de faits divers survenus dans des petites villes, qui fuient tout sensationnalisme pour se concentrer sur le cadre social du drame – ainsi de la collection True Crime, lancée par les éditions 10-18 et le quotidien Libération en 2025.

Même dans le périmètre de la métropole parisienne, des zones administratives relativement abstraites comme le Grand Paris, pensé dès la fin des années 2000, ont trouvé corps dans certains polars, comme ceux d'Olivier Norek qui, dès son premier roman, *Code 93* (éd. Michel Lafon, 2013), a relié des territoires périphériques a priori éloignés (de la Seine-Saint-Denis à Neuilly-sur-Seine), tout en assumant vouloir casser certains stéréotypes sur « le 9-3 », où il a été flic pendant des années. De fait, c'est souvent par l'immersion dans les services de police que les petite et grande couronnes parisiennes se racontent. Notamment sous la plume de Pauline Guéna, dans *18.3. Une année à la PJ* (éd. Denoël, 2020, adapté au cinéma par Dominik Moll avec *La Nuit du 12*) ou dans *Brigade Babylone* (éd. Denoël, 2025), sa BD à quatre mains avec Mahi Grand, portrait humain de ces quartiers, de leurs habitants, et du travail de la police avec laquelle le lien de confiance est souvent rompu.

Mais comment échapper aux clichés, faciles dans ces univers ? La préoccupation était au centre de la troisième édition du Festival des littératures urbaines, organisée les 30 et 31 janvier derniers à la Gaîté lyrique, à Paris. Le projet est né il y a deux ans, pensé par Freddy Dzokanga, Zakaria Harroussi et Taoufik Vallipuram, tous les trois »

À LIRE

Le Nord-Sud, d'Anne Secret, éd. Asphalte, 156 p., 18 €. **Place de la victoire, 1936**, d'Alexandre Courban, éd. Agullo, 228 p., 19,90 €. **Chroniques de la place carrée**, de Tristan Saule, éd. Le Quartanier, cinq volumes parus, 2021-2025. **Tous complices !**, de Benoît Marchisio, éd. Les Arènes, 304 p., 20 €.

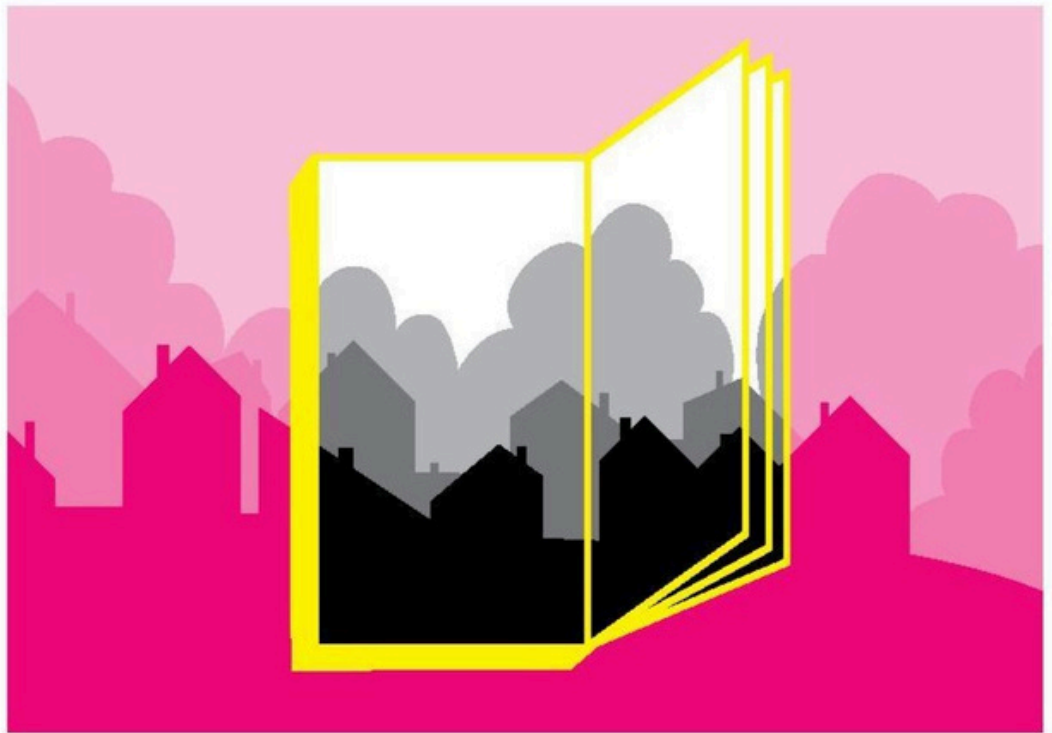


*Illustrations
Betty Bone
pour Télérama*

» issus de quartiers populaires, avec la volonté de mettre en avant des voix peu ou pas entendues. « *Ce n'est pas un festival de livres de quartiers populaires !* » insiste toutefois Taoufik Vallipuram, en revenant sur la réflexion qui a présidé au choix de cette notion de « littérature urbaine », mais sans en faire une case comme on a pu le faire des « musiques urbaines ».

Les fondateurs de la manifestation sont allés chercher le concept dans les travaux de l'universitaire Christina Horvath : dans *Le Roman urbain contemporain en France* (éd. Presses Sorbonne Nouvelle, 2007), celle-ci renvoie notamment aux réflexions du sociologue Jean-Noël Blanc sur la distinction entre littérature urbaine et polar : « *Contrairement au roman policier qui tend à réduire la ville à des figures symboliques, le roman urbain l'accepte et la décrit dans sa complexité [...]. Son décor n'est pas la ville symbolique mais un univers découpé par des différences socio-économiques.* » Le travail de Karim Miské, invité au Festival, part ainsi toujours du réel, même pour composer une dystopie comme *La Situation* (éd. Points, 2024), située dans une France de 2030 ravagée par la guerre civile, et pour laquelle il a notamment arpenté en tous sens le quartier du Fort d'Aubervilliers. Même approche chez Thierry Jonquet (1954-2009), qui a observé le quartier parisien de Belleville à la loupe depuis son premier polar, *Les Orpailleurs* (éd. Gallimard, Série noire, 1993). Dans *Mon vieux* (éd. Seuil, 2004), il réagissait à vif à la canicule de l'été précédent, particulièrement meurtrière chez les plus démunis. En complément de cette immédiateté, ses romans regardent aussi vers le passé, dont les stigmates – comme les rafles de l'été 1942 – expliquent la ville du présent.

Le polar historique permet une autre exploration. Ainsi Pierre Lemaitre revient-il, dans *Les Belles Promesses* (éd. Calmann-Lévy, 2026), sur les bouleversements sociaux induits par la construction du périphérique parisien (en y ajoutant un tireur embusqué). Depuis deux ans, Alexandre Courban a, de son côté, entamé une série policière sur le Front populaire, occasion de revenir sur le passé industriel du 13^e arrondissement de Paris, dont il est conseiller sortant et candidat sur la liste de la gauche unie et des écologistes. Dans le troisième volet, *Place de la victoire, 1936* (éd. Agullo, 2026), il continue de ressusciter ces grandes usines d'un Paris ouvrier disparu et souvent oublié, imaginant cette fois un lieu proche de l'ancienne usine de construction automobile Panhard & Levassor. « *Derrière l'évocation de ces vestiges industriels, je souhaite aussi poser la question de ce qui fait une ville, comme celle de sa fonction. Il n'y a pas de nostalgie ou de passéisme, mais l'envie de contribuer à une prise de conscience collective. Quand vous déplacez hors de la ville toutes ces grandes usines, vous repoussez progressivement toutes celles et ceux qui y travaillent,*



« **La plupart des auteurs situent leurs intrigues dans des villes de toutes tailles et ne s'intéressent plus seulement à la criminalité.** » *Natacha Levet, autrice*

et, ce faisant, une partie de la contestation du pouvoir. Cette transformation de Paris a accompagné, voire précédé le recul du mouvement social. » Dans ses livres, Alexandre Courban raconte ainsi en détail la façon dont ses personnages habitent la ville, convaincu que l'on ne peut pas comprendre les motivations des grèves de juin 1936 si on ne rappelle pas les conditions de vie de l'époque. De même, il s'emploie à rendre visible le travail, comme lorsqu'il décrit la cohorte des ouvriers qui quittent l'usine pour avancer vers la place d'Italie.

Loin de ces mouvements collectifs, les villes contemporaines sont davantage marquées par un individualisme exacerbé. Avec *Tous complices !* (éd. Les Arènes), Benoît Marchisio signait en 2021 un polar social incandescent dont les personnages principaux étaient des livreurs à domicile soumis à des cadences infernales, qui filaient sur le bitume... jusqu'à la révolte. De son côté, Tristan Saule a pu profiter de la dimension au long cours de son projet romanesque pour traduire certaines évolutions urbaines, en particulier depuis la pandémie de Covid-19 : « *Le quartier a changé, marqué par de nouvelles tensions communautaires religieuses, ce qui n'était pas un enjeu lorsque j'ai commencé la série. La pandémie a laissé certaines personnes livrées à elles-mêmes et des réseaux de solidarité se sont mis en place, aussi marqués par du prosélytisme. Quand la République se retire, la place ne reste pas vide longtemps, occupée par la religion ou le crime organisé.* » Un constat que pourraient méditer les politiques actuellement en campagne pour les municipales ●

focus —

FESTIVAL DES LITTÉRATURES URBAINES

Racontez-nous, décentrez-nous...

Des périphéries au centre, raconter les vies en ville autrement : telle était l'ambition de l'édition 2026 du jeune Festival des littératures urbaines, qui s'est tenu les 30 et 31 janvier à la Gaîté Lyrique à Paris. Un événement entre culture, pensée urbaine et engagement social qui illustre combien la fabrique des récits est au cœur des enjeux politiques actuels.

Dédicaces, lectures, ateliers, débats, rencontres : la Gaîté Lyrique s'est transformée, le temps d'un week-end, en une petite et bouillonnante foire littéraire dédiée à la ville au sens large, et aux quartiers populaires et leurs habitants, en particulier. Pour sa troisième édition, cet événement entendait redonner la parole à celles et ceux qui proposent d'autres lectures de la ville à travers la multiplicité des voix, des milieux, des langages et des vécus, loin des stéréotypes.

Un festival littéraire... et politique

Si l'édition 2026 n'est pas moins politique que les précédentes, c'est bien sûr en raison de l'actualité, et en particulier des élections municipales à venir, les 15 et 22 mars. Celles-ci ont occupé une part importante de la dense programmation, au travers de débats et de cartes blanches, comme celle de la philosophe et autrice Alice de Rochechouart, par ailleurs récipiendaire d'un des prix Essai des Littératures urbaines pour son ouvrage *Privilèges*, paru chez JC Lattès. Ou encore le travail de décortilage des tracts électoraux par l'écrivain et éditeur Mahir Guven, et ce qu'ils nous enseignent des « imaginaires racistes, à gauche comme à droite ».

Mais la politique dépasse bien sûr la seule question électorale. Elle formait l'arrière-plan de tout le festival, qui interrogeait aussi bien le rapport des jeunes à la lecture, la mémoire, la religion, la sexualité... que l'urbanisme. Ainsi l'une des tables rondes, pièce maîtresse de la programmation, s'intitulait *Comment rêver de vivre dans des villes où la vie devient un combat ?*

Animé par Taoufik Vallipuram, co-organisateur du Festival, le débat rassemblait des voix très diverses : celle de la présidente de l'USH, Emmanuelle Cosse, de la journaliste Nora Hamadi, du réalisateur et auteur Karim Miské, et enfin de l'influenceur social répondant au pseudonyme El Négociateur, venu présenter en avant-première son récent ouvrage *Tu ne perds rien à demander*, paru aux éditions Denoël.

Vivre en ville est-il devenu un combat ?

Première idée battue en brèche par les intervenants, et pourtant contenue dans l'intitulé même du débat : la vie en ville, et *a fortiori* dans les quartiers populaires, est-elle réellement toujours un combat ? Non, à en croire Nora Hamadi, auteure de *La Maison des Rêves* (Flammarion), qui dès l'introduction tranche : « *Plaquer cette idée de ville qui est un combat, c'est déjà porter un regard bourgeois sur les choses* ». Contre la stigmatisation de ces quartiers jusqu'à leur architecture, elle propose un changement de regard. « *Je sais voir la beauté d'une barre. Je suis absolument ébahie par la beauté de ces lieux et par ce que cela raconte* », dit-elle. Tout en concédant que « *le logement social, ce n'est pas que les grands ensembles et les projets zuppiens des années 1950-60* ».

Cette stigmatisation pourrait même être en réalité à la racine des (vrais ?) maux, plus profonds, de la ville contemporaine, comme celui de la ségrégation. Répondant à la volée de questions dans le public, Emmanuelle Cosse évoque le destin d'anciennes villes populaires et industrielles en Île-de-France qui ont « *démoli le logement social et le logement ouvrier* » pour devenir les villes parmi les plus riches du pays, au détriment des travailleurs clés qui la font tourner. L'occasion de défendre le modèle non-spéculatif du logement Hlm et de rappeler que « *les quartiers de riches sont beaucoup plus ségrégués qu'avant, notamment parce que l'immobilier a pris un poids considérable dans la fortune* ». Et d'alerter, à l'appui de l'exemple britannique, sur la tentation de vendre en masse le parc de logement social : « *C'est comme cela que l'Angleterre a*

« Je sais voir la beauté d'une barre. Je suis absolument ébahie par la beauté de ces lieux et par ce que cela raconte. »

La 3^e édition du Festival des littératures urbaines se tenait les 30 et 31 janvier à la Gaîté Lyrique à Paris.



© David Fournel



« Les quartiers de riches sont beaucoup plus ségrégués qu'avant. »

complètement éradiqué le logement social, ce qui a eu un impact terrible sur l'augmentation des prix... et donc sur la ségrégation.

D'autres pistes de ce qui pourrait relever du « combat » en ville sont passées au crible. Le recul des services publics, d'abord. « J'ai bénéficié des strapontins de la République, mais aujourd'hui ces lieux ont disparu : l'hôpital, la crèche, la piscine ont fermé dans la commune où j'ai grandi », constate Nora Hamadi. Pour elle, « la diagonale du vide, c'est à 19 kilomètres de Paris ». Tout aussi combative, Emmanuelle Cosse aborde la question du dérèglement climatique : « Lyon, en 2040, c'est plus d'un mois d'exposition à des températures supérieures à 40°C ».

Le soin, la solidarité et le lien comme sources d'optimisme

Ainsi témoigne l'influenceur « social » El Négociateur, cultivant son anonymat par une cagoule qu'il porte à la scène comme sur TikTok. Malgré un bagage en sciences du langage, il explique qu'il est devenu auteur presque par hasard. Car c'est avant tout sur les réseaux sociaux qu'il intervient, en organisant des initiatives solidaires, par exemple des collectes alimentaires, et en mobilisant sa communauté pour négocier avec élus, entreprises et commerçants au service des plus vulnérables. Volontairement « pirate » dans son approche, il plaide pour des initiatives citoyennes directes, comme dans le cas des sans-abri, qu'il préfère appeler les « bien-aimés » : « Je pars du principe que chaque personne peut régler le problème qui est à côté de lui. Je ne suis pas trop fan de cette vision où on va déléguer une partie des problèmes à d'autres personnes : ce n'est pas efficient, ce n'est pas optimal ».

Qu'il y ait donc combat ou non dans les villes de France, tout le panel voit ainsi dans les petits et grands liens de solidarité une source d'optimisme. Nora Hamadi,

Comment rêver de vivre dans des villes où la vie devient un combat ?, se sont interrogés les participants à la table ronde animée par Taoufik Vallipuram.

elle, place sur un même niveau les squats sous le feu des pouvoirs publics, « parce que ce sont des lieux de contre-pouvoir », et « les boucles Whatsapp de mamans qui s'entraident à Évry-Courcouronnes ». « Ça, c'est du soin », résume la journaliste.

Entre logger et prendre soin, le rôle des bailleurs en question

C'est par l'exemple du vieillissement de la population qu'Emmanuelle Cosse choisit d'illustrer la question du soin. Dans un contexte où « 30 % des locataires du parc Hlm ont plus de 65 ans, et 10 % plus de 75 ans », les actions des bailleurs sociaux à destination de ces publics sont nombreuses. Et soulèvent des questions de fond : « On nous demande pourquoi on n'étend pas cette action à l'ensemble de la population, mais nous ne sommes pas la mairie », rectifie la présidente de l'USH.

Un dilemme qui va au-delà de l'action sociale. Il est ainsi « redevenu à la mode de nous demander de porter tous les lieux culturels, les théâtres et les médiathèques dans les quartiers, rapporte-t-elle. Mais ça interroge de demander au logement social, qui est financé par l'argent des locataires et l'épargne des Français, de payer des services qui devraient être financés par la puissance publique ».

Et peut-être est-ce parce que la question est protéiforme, justement, que les voix de chacune et chacun s'agencent bien les unes aux autres. En guise de conclusion, et sur son ton systématiquement rafraîchissant, El Négociateur appelle à « rêver, parce que le but, c'est rêver » à travers la littérature qui demeure, plus que jamais, un puissant levier pour travailler les imaginaires et fabriquer les récits publics et médiatiques autour de la ville. Notamment lorsque ces récits sont produits et portés par ses habitantes et habitants, dans leur diversité sociale et territoriale. ● **H.C.**

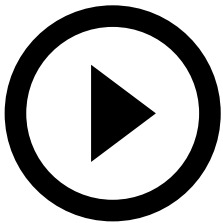
RADIO

Petit agenda culturel

La troisième édition du [Festival des littératures urbaines](#) se tiendra à la Gayté Lyrique à Paris, les 30 et 31 janvier 2022. Cet évènement s'articulera autour du thème des résistances culturelles et littéraires. L'une des rencontres rassemblera des écrivains qui décrypteront les programmes des candidats aux élections municipales parisiennes. Ramsès Kefi, Rachid Lairech, Nora Amadi, Karim Misquet, Faiza Zerwala, Saïd Delarbre, Mariam Ghissé et Nasira El Mouadem seront également présents pendant ces deux journées. L'identité de ce festival s'est également construite sur la création d'un prix littéraire singulier, porté par un comité de lecture citoyen.



**Pour écouter l'annonce
(à partir de 53min)**



Pour écouter la chronique

Le Festival Des Littératures Urbaines qui revient pour sa troisième édition à la Gaîté Lyrique à Paris.



Ce festival met en valeur les récits des auteurs et autrices des quartiers populaires qui racontent la ville autrement mais font encore face à de multiples obstacles, Noah Marchais

1 min



Pour écouter l'entretien de Taoufik Vallipuram

TV



Pour voir l'entretien de Mehdi El Afani, Mame-Fatou Niang, Rouda et Nassera Tamer

L'émission *Au micro* s'est installée à la Gaîté Lyrique, à Paris, à l'occasion de la troisième édition du Festival des littératures urbaines. Dans un monde où le livre devient un champ de bataille symbolique, des voix s'élèvent pour parler à hauteur d'habitants des quartiers, des trajectoires, des langues héritées, des colères et des espoirs.

Deux jeunes auteurs à découvrir, Rouda pour son second roman, *"Les Jardins Perdus"* (Éd. Liana Levi) et Nassera Tamer, qui publie *"Allo la Place"* (Éd. Verdier). Mais aussi Mame-Fatou Niang, présidente du jury, professeure des universités à l'université Carnegie-Mellon aux États-Unis, penseuse des identités et de l'antiracisme, et enfin Mehdi Al Afani, co-organisateur du prix 2026.

Une fois par mois, *"Pas 2 Quartier - Au micro"* propose une heure d'échanges avec des personnalités engagées, issues des quartiers populaires ou d'ailleurs. Chaque épisode est un débat ouvert, éclairé et bienveillant, où l'on explore des sujets qui touchent notre quotidien : écologie, santé mentale, parentalité, discrimination, activisme, féminisme, quête identitaire et bien plus encore.

Animé par Ségolène Malterre, ce podcast propose un espace de parole libre pour aborder de grands enjeux sociétaux, et amorcer une réflexion commune. *Au micro*, la voix est libre, c'est sur France 24. Nos invités

ARTICLES WEB ET MÉDIAS EN LIGNE

Festival et Prix des Littératures Urbaines : une 3e édition placée sous le signe des résistances

Le Festival et Prix des Littératures Urbaines revient pour sa 3e édition, organisée du 30 au 31 janvier 2026. Ce rendez-vous met en lumière celles et ceux qui racontent la ville autrement, non comme un bloc homogène, mais comme un espace traversé par les réalités sociales, politiques et culturelles de notre époque. Des périphéries aux centres, des quartiers populaires aux quartiers les plus aisés, l'événement entend valoriser les voix qui proposent d'autres lectures de la ville, loin des clichés et des essentialisations.

PUBLIÉ LE :
20/11/2025 à 12:48

Hocine Bouhadjera

248
Partages

f t @ X in ✉



L'organisation du festival met en avant un moment fondateur : le 22 avril 2002, lorsque des millions de personnes descendaient dans la rue après la qualification de Jean-Marie Le Pen au second tour des élections présidentielles, perçue alors comme une anomalie du système électoral.

Pour elle, en 2025, ce qui semblait être une exception est devenu un horizon politique durable. L'équipe souligne que ce glissement s'est étendu au secteur culturel, marqué par des rachats de médias ou la création de lieux et de maisons d'édition par des puissances économiques dont le projet politique s'inscrit aux extrêmes droites. Selon l'organisation, les annonces se multiplient, semaine après semaine.

Vingt ans de créations issues des marges

L'organisation rappelle également que les deux dernières décennies ont vu l'émergence d'artistes, écrivain·e·s et auteur·ice·s venu·e·s de milieux populaires ou issu·e·s de l'immigration. Malgré des pressions sociales les poussant à renoncer avant même de commencer, ils ont choisi de mettre en scène, chorégrapier, jouer ou écrire un intime qui ne se disait pas.

Elle souligne qu'aujourd'hui, alors qu'ils continuent d'affronter les règles d'un milieu culturel qui les « autorise » tout en remodelant leurs mots et leurs récits, ces créateurs et créatrices se trouvent en première ligne d'une nouvelle lutte : résister à une propagande réactionnaire tout en poursuivant leur travail, dans un contexte où ils ne disposent pas des moyens économiques ou médiatiques leur permettant de créer avec sérénité.

Un festival consacré aux résistances littéraires et culturelles

Pour cette édition 2026, le festival choisit de se placer sous le signe des résistances littéraires et culturelles. Des livres, spectacles et œuvres souvent davantage reconnus à l'étranger que dans leur propre pays. Ils rendent hommage à des millions de personnes qui :

- résistent à la fragilisation de leur vie par le système économique,
- résistent aux injustices sociales nées de l'abandon institutionnel,
- résistent à une machine culturelle qui invisibilise leurs existences.

Cette édition met en avant une volonté : résister et montrer que nous résistons, résister pour chercher le bonheur partout, refuser un monde égoïste qui se dessine sans être le nôtre. Résister, se battre, persister. Résister et danser pour celles et ceux qui ont peur, et danser pour le début du monde.

Le Prix des Littératures Urbaines 2026

Dans le prolongement du festival, le Prix des Littératures Urbaines 2026 poursuit le même objectif : déplacer le centre de gravité de la légitimité littéraire et inscrire dans les imaginaires les représentations réelles du monde urbain. Le prix récompense des ouvrages choisis par un comité de lecture citoyen, qui met en valeur des récits éclairant avec précision et sensibilité la pluralité des réalités urbaines.

Les sélections Essais et Romans seront dévoilées début janvier 2026.

Au Festival des littératures urbaines 2026, la ville et ses inégalités en débat

Le Festival et Prix des Littératures Urbaines tiendra sa troisième édition les vendredi 30 et samedi 31 janvier 2026 à la Gaîté Lyrique, à Paris. Imaginé par des auteur·ice·s et organisé par l'association Quartier Bis de la littérature, l'événement entend interroger les récits urbains contemporains et les rapports de pouvoir qui traversent la ville et le champ littéraire.

PUBLIÉ LE :
05/01/2026 à 14:16

Dépêche

172
Partages

f 🐦 @ X in ✉ 📄



À l'approche des élections municipales, il propose rencontres, débats, concerts et un prix littéraire pour mettre en avant des voix et des expériences souvent marginalisées. La programmation s'articulera autour du thème « *Résistances culturelles & littéraires* ».

Après une deuxième édition organisée à la Maison de la Poésie en 2025, le Festival et Prix des Littératures Urbaines revient dans un nouveau lieu avec l'ambition de poursuivre son travail de fond sur les représentations de la ville.

Depuis bientôt deux ans, le festival se donne pour objectif de valoriser des récits qui envisagent l'espace urbain comme un lieu traversé par des réalités sociales, politiques et culturelles complexes. Loin d'une vision homogène et idéalisée, la ville y est abordée comme un terrain de tensions, d'inégalités et de rapports de force qui influencent autant les institutions que les trajectoires individuelles.

Cette réflexion s'appuie sur un constat partagé par les organisateurs : l'organisation de la ville moderne repose sur des inégalités structurelles croissantes. Ces logiques façonnent non seulement les politiques urbaines, mais aussi le champ littéraire, encore largement marqué par des mécanismes d'entre-soi. À travers le festival, les questions de légitimité, de visibilité et de droit à la parole sont placées au cœur du débat : qui peut raconter la ville, et quels récits sont jugés dignes d'être entendus ?

C'est pour répondre à ces interrogations qu'un événement spécifiquement dédié aux littératures urbaines a vu le jour. Le festival met en avant des auteurs et autrices de romans et d'essais qui interrogent la vie urbaine depuis une pluralité de points de vue, des quartiers populaires aux centres-villes. Dans un contexte marqué par les échéances municipales, il se veut aussi un espace de discussion sur les usages politiques et sociaux de la littérature, envisagée comme un outil de réflexion collective et de transformation des imaginaires.

Un festival né d'un constat et d'un engagement collectif

Le Festival des Littératures Urbaines a été imaginé par Freddy Dzokanga, Zakaria Harroussi et Taoufik Vallipuram à partir d'un constat simple : une large majorité de la population vit en ville, alors qu'aucun festival n'était jusqu'alors consacré à ces littératures. De cette réflexion est née l'association Quartier Bis de la littérature, qui regroupe notamment Zakaria Harroussi, Freddy Dzokanga, Taoufik Vallipuram, Maïwenn de Villepin, Lina Mehdi et Mehdi El Afani.

La précédente édition, organisée à la Maison de la Poésie, a réuni près de 700 personnes autour du thème « *Vivre. En ville. Ensemble ?* ». 17 invité-e-s ont participé à six rencontres et discussions, en partenariat avec onze structures, et deux prix ont été remis. La programmation mêlait débats, échanges et propositions artistiques, dont un concert, pour aborder les enjeux du vivre-ensemble, des inégalités territoriales et des représentations sociales dans les récits contemporains.

Les tables rondes ont notamment porté sur les oppositions entre territoires urbains et ruraux, la place des classes populaires dans les récits, ou encore la question de l'endogamie littéraire. Journalistes, auteur-ice-s, chercheurs et acteurs associatifs ont été invités à confronter leurs analyses et leurs expériences, dans une logique de dialogue entre différents champs et pratiques.

Résistances culturelles et nouvelle édition du Prix

Pour sa troisième édition, le festival s'articulera autour du thème « Résistances culturelles & littéraires ». La soirée d'inauguration, prévue le vendredi 30 janvier 2026, donnera le coup d'envoi d'un programme mêlant échanges intergénérationnels, discussions publiques et réflexions sur les politiques urbaines. Le samedi 31 janvier, plusieurs rencontres aborderont des sujets tels que la lecture chez les jeunes, la gentrification, les politiques sécuritaires ou encore les représentations des corps et des sexualités dans les milieux urbains.

À LIRE – Lire en Hiver rassemble auteurs et lecteurs dans toute la Normandie

En parallèle du festival, le Prix des Littératures Urbaines poursuit le même objectif de déplacement des cadres de légitimité littéraire. Il vise à récompenser des romans et essais choisis par un comité de lecture citoyen, composé de personnes souhaitant s'impliquer dans le processus de sélection. Depuis la deuxième édition, ce comité fonctionne de manière participative et s'appuie sur des ateliers collectifs pour évaluer les ouvrages.

La méthode de sélection repose sur une définition précise du récit urbain, inspirée des travaux de Christina Horvath, qui prend en compte la centralité de la ville dans l'intrigue, le caractère contemporain des récits, la représentativité des voix et l'incarnation du langage.

Après une phase de présélection et d'ateliers, la sélection finale est transmise à un jury composé de personnalités culturelles, d'auteurs et de jeunes éloignés de la lecture. La sélection des romans et essais en lice pour le Prix des Littératures Urbaines sera dévoilée début janvier 2026.

Crédits illustration : Festival et Prix des Littératures Urbaines

Par Dépêche

Contact : depeche@actualitte.com

Culture

ESSAIS

GAITÉ LYRIQUE

LANGUE

LITTÉRATURE

PRIX LITTÉRAIRE

QUARTIERS POPULAIRES

ROMANS

Vianney Delourme | 19 janvier 2026 - Paris

« On refuse de considérer que le livre n'est pas pour les jeunes des quartiers populaires »



Table ronde, Festival des littératures urbaines 2025. DR

Le Festival des littératures urbaines revient à la Gaité Lyrique les 30 et 31 janvier pour sa troisième édition. Créé il y a trois ans par une bande de passionnés originaires de quartiers populaires, l'événement s'est donné une mission : faire émerger les auteurs et autrices qui racontent la ville autrement, loin des clichés et de l'entre-soi du monde littéraire. Rencontre avec trois de ses organisateurs : Taoufik Vallipuram, Lina Mehdi et Mehdi El Afani.

D'où vient l'idée de ce festival ?

Taoufik Vallipuram : L'idée de départ, c'était de mettre en avant des auteurs et autrices qui ont publié des bouquins, parfois dans des grandes maisons d'édition, mais qui passent complètement sous les radars des espaces culturels, littéraires, médiatiques. Des gens qui ont des choses différentes à raconter sur la manière dont on vit la vie dans les villes. On est trois au départ à monter ce festival. Parmi nous, deux ont écrit des livres : Zakaria Harroussi a publié *Quartier de combat – les enfants du 19e* aux éditions Denoël, Freddy Dzokanga a publié *Itinéraire bis* en auto-édition après que toutes les maisons d'édition lui ont refusé son manuscrit. Le point commun de ces deux livres, c'est qu'ils ont touché un public dont on dit qu'il ne lisait pas : les jeunes, et notamment des jeunes garçons de quartiers populaires.

Il y a donc une double bataille de représentation ?

T. V. : Exactement. Il y a la croyance chez Freddy et Zakaria de refuser de considérer que le livre n'est pas pour les jeunes des quartiers populaires. Le livre peut être un formidable vecteur pour raconter notre histoire, pour permettre aux jeunes de s'identifier. Et ça marche dans les deux sens : il y a plein de gens qui nous ont rejoints au festival et qui ne viennent pas de quartiers populaires. Ils disent : « On kiffe parce qu'on découvre d'autres histoires, d'autres vies. » De l'autre côté, on permet à des jeunes de s'identifier à des gens avec qui ils ont un vécu commun.

« On est dans la littérature française. *Littérature française.* »

Mais est-ce un festival de livres de quartiers populaires ?

T. V. : Non, justement. La question des quartiers populaires, elle transpire dans l'ethos de notre festival, dans la culture de la manière dont on fait les choses, dans qui nous sommes. Mais ce n'est pas un festival de livres de quartiers populaires. Parmi les premiers lauréats du prix, on avait Rachid Santaki et Pauline Guéna – deux profils très différents. On veut faire un festival culturel et littéraire dans lequel les gens de quartiers populaires peuvent se retrouver, même si ça ne parle pas que de ça. Pas plus qu'un autre, mais pas moins qu'un autre.

Mehdi El Afani : Je te donne un exemple concret. Des auteurs et autrices nous ont raconté que leur livre, parce qu'ils sont noirs ou arabes, était classé dans les médiathèques municipales ou à la Fnac dans la « littérature francophone ». Nous, on est dans la littérature française. *Littérature française !*

Comment fonctionne votre prix littéraire ?

Lina Mehdi : On a mis en place un comité de lecture participatif, ouvert à toute personne qui a envie de lire des livres et de nous dire ce qu'elle en pense. Plus de 115 personnes ont répondu à l'appel l'an dernier. Dès le départ, on a veillé à savoir qui composait notre comité de lecture : genre, origine sociale, diplômes, habitudes de lecture. Nous avons des exemples de personnes qui ne se sentaient pas légitimes pour évaluer un livre et qui ont pris plaisir à participer à notre comité de lecture. Et, pour aller plus loin, dans notre jury final, on a décidé de faire de la place à des personnes qui ne lisent pas. On décerne deux prix – roman et essai –, avec à chaque fois un prix pour les femmes et un pour les hommes.

Pourquoi cette distinction ?

L. M. : Parce qu'on s'est rendu compte que dans le monde de l'édition, les hommes originaires de quartiers populaires écrivent moins et sont moins mis en avant. Il y a plus d'autrices originaires de quartiers populaires que d'auteurs, mais on ne sait pas vraiment pourquoi. On voulait être sûrs que des hommes issus de quartiers populaires soient aussi récompensés pour leurs œuvres. On a d'ailleurs fait de ce problème un sujet de débat de l'édition 2025 du festival. Mais aussi et tout simplement parce qu'aucun prix ne consacrait les littératures urbaines alors qu'elles sont très présentes dans la production littéraire contemporaine.

M. E. A. : Et puis il y a tout le travail en amont. Notamment celui des agents littéraires. Une agente d'un romancier hyper connu m'a raconté que ce qui a changé pour elle, c'est quand ses gamins lui ont fait écouter du rap. Elle a compris que ces auteurs étaient « les seuls qui font vivre la langue française aujourd'hui ». Si on ne les accompagne pas, ils ne passent pas la porte. Mais même avec un accompagnement, il y a des stratégies éditoriales à mettre en place. Ça veut dire qu'il y a plein de livres qui passent à côté.

M. E. A. : Ma martingale, c'est *Le Retour du roi Djibril*. Un roman collectif qui regroupe tout ce qu'on essaie de faire. On est dans un récit urbain, contemporain, qui s'éloigne des stéréotypes – aucun des contes ne parle de drogue, de violence ou d'islam, ces sujets qu'on associe traditionnellement à ces auteurs. Et il y a cette vitalité de la langue : des contes qui se passent à Lyon, à Marseille, à Paris, et à chaque fois on reprend le langage de la ville. Ça réhabilite la figure du conteur dans les quartiers. Parce que quand tu as des personnes issues de l'immigration, ça ne veut pas dire qu'on ne lisait pas de livres, ça veut dire que la manière de transmettre les histoires est différente.

L. M. : Moi, j'ai adoré *Les Gréveuses* de Romuald Gadegbeku, sur la grève des femmes de ménage dans les hôtels Ibis. Un journaliste sportif de *So Foot* qui écrit un récit social ! Ça montre qu'il y a un cantonnement : quand on sait écrire, on est limité sur les formes d'écriture qu'on nous permet. C'est une ouverture.

T. V. : Il y a aussi *Comme Ali* de Fatima Ouassak. C'est un conte musulman dans la cité, où un gamin voit le commissariat de son quartier brûler après la mort d'un jeune tué par la police. Il y a plusieurs niveaux de lecture. À la première lecture, tu te dis : « Pourquoi elle a fait ça ? » Et puis tu comprends qu'elle donne une vision complètement différente des événements. Tu n'es pas obligé d'adhérer, mais cette vision a besoin d'exister.

Vous dites vouloir « politiser la littérature ». Qu'est-ce que ça veut dire concrètement ?

T. V. : Déjà, se poser la question : qui a le droit d'écrire ? Qui est autorisé ? Qui a pignon sur rue sur la façon dont on raconte la vie des gens ? Quand on pointe du doigt la question de la représentation dans les espaces culturels élitistes, dans les prix littéraires, on amène une réflexion politique. Cette année, on a décidé d'aller plus loin. Il y a les municipales qui arrivent. On va s'intéresser aux tracts électoraux : qu'est-ce qu'ils disent vraiment de la ville ? Qu'est-ce qu'ils ne racontent pas ? Est-ce que c'est de la politique-fiction ? De la propagande ? On a même une session qui s'appelle : « Les tracts racistes sont-ils de gauche ou de droite ? »

La question se pose ?

T. V. : Oui ! Il y a un auteur et éditeur, Mahir Guven, qui a fait un post sur Instagram sur « les racistes de gauche », avec des anecdotes sur ses discussions avec des personnes dites de gauche. Il a fait la même chose avec les racistes de droite. Le post sur les racistes de gauche a beaucoup mieux marché.

L. M. : On aura aussi un débat sur « Comment rêver de vivre dans des villes où la vie est un combat ? » avec Nora Hamadi, Karim Miske – qui a écrit un roman de science-fiction dystopique sur une France des années 2030 en guerre civile – et El Négociateur, ce jeune qui cartonne sur TikTok en créant de la solidarité urbaine. Il a 700 000 abonnés et il sort un livre quatre jours après le festival.

Et puis il y a ce débat sur les corps et les sexualités...

M. E. A. : On part d'une question volontairement provocatrice : comment ça se fait que les quartiers populaires sont accusés d'homophobie alors même qu'ils n'ont jamais vu naître une Manif pour tous ? On s'est posé tellement de questions qu'on n'arrivait pas à cadrer l'échange. Donc on fait un format participatif. On aura Anas Daif, qui a écrit *Un jour je suis devenu arabe*, un livre dans lequel il décrit comment la découverte de sa sexualité queer l'a mené à une tentative de suicide parce qu'il se demandait comment concilier qui il est avec d'où il vient. On aura des regards différents, parfois opposés. On ne veut pas donner l'impression qu'il y a les bons et les mauvais immigrés – les bons, ceux qui s'en sortent en quittant leur quartier.

« La légitimité vient d'en bas »

Vous avez l'impression de faire bouger les lignes ?

M. E. A. : L'an dernier, on a eu une discussion sur « Sortir de l'opposition entre les bourgs et les tours ». Ça a débouché sur une émission de Douce France de Nora Hamadi. Quand des sujets qui émergent de nos discussions investissent l'espace médiatique, on se dit qu'on a réussi quelque chose.

L. M. : Et puis surtout, les auteurs et autrices nous disent que notre travail les aide. Plusieurs de celles et ceux qu'on a mis en avant ont été invités à d'autres festivals. Deux autres sont en ce moment à la Villa Medici, même s'ils y auraient été sans nous, nous en sommes fiers. Et puis des livres primés, comme *Barbès Blues* de Hajer Ben Boubaker, sont désormais vendus à la Fnac avec le bandeau « Prix Essai des Littératures Urbaines 2025 ». Ça ne vient pas de nous, mais du Seuil. C'est une preuve que les lignes bougent !

Infos pratiques : Festival et prix des littératures urbaines, vendredi 30 et samedi 31 janvier 2026 à la Gaîté Lyrique, 3 bis, rue Papin (3^e). Entrée libre. Plus d'infos sur gaite-lyrique.net ou en écrivant à quartierbisdelalitterature@gmail.com



Table ronde, Festival des littératures urbaines 2025. DR

AGENDA

ACTU

FESTIVAL

LITTÉRATURE URBAINE

RENCONTRES

Le Festival et Prix des Littératures Urbaines revient à la Gaîté Lyrique les 30 et 31 janvier !



Vanessa Humphries

22 janvier 2026



Gaîté Lyrique

ARLES
MUSÉE

hlart

Ministère
de la Culture

Paris

Ministère
de la Culture

Paris

Paris

Paris

**Festival et Prix des
Littératures
Urbaines 2026 #3**

La Gaîté Lyrique
3bis rue Papin
75003 Paris

Du 30 Jan 2026
Au 31 Jan 2026

www.gaite-lyrique.net

Un week-end pour découvrir les auteur·ice·s qui racontent la ville autrement. Non plus comme une unité statique et homogène mais comme un espace en prise avec les réalités sociales, politiques et culturelles de notre temps.

Des périphéries aux centres, des quartiers populaires aux quartiers huppés, le Festival des Littératures Urbaines entend redonner la parole à celles et ceux qui proposent d'autres lectures de la ville à travers la multiplicité des voix, des milieux, des langages et des vécus, loin des stéréotypes et de l'essentialisation.

À l'approche des élections municipales, la place de la culture dans le débat public apparaît plus que jamais décisive. Le Festival & Prix des Littératures Urbaines s'inscrit pleinement dans cette séquence, en plaçant sa troisième édition sous le signe des résistances culturelles et littéraires.

Autrices, auteurs, chercheur·euse·s et acteur·ice·s du champ social et du monde urbain interrogent les discours dominants qui traversent nos villes : la « crise » de la lecture chez les jeunes et l'inadéquation des réponses apportées par les institutions face aux nouvelles pratiques de lecture, la transformation des espaces urbains marquée par la gentrification et la dégradation des conditions de vie en ville, les clichés qui pèsent sur les quartiers populaires, ou encore la bataille culturelle face à la montée des logiques autoritaires et conservatrices.

Espace de débat, de confrontation des idées et de circulation des récits, le festival envisage la littérature comme un laboratoire où s'élaborent des formes de résistance littéraire et culturelle face aux fractures urbaines contemporaines.

Soirée d'ouverture

[Auditorium – Gratuit sur réservation – De 19h30 à 21h](#)

Échange entre les membres du studio Radio Making Waves et les co-auteurs et co-autrices du *Retour du roi Jibril*

En partenariat avec le pass culture et valorisé dans le cadre du temps fort métiers des arts et de la culture du pass (Vis ma vie)

Avec Ramsès Kefi, Rachid Laïreche, Faïza Zerouala, Said de L'Arbre, Maïram Guissé

[Découvrez toute la programmation en détail ici](#)

Le programme complet du 3e Festival des Littératures Urbaines

Les 30 et 31 janvier 2026, la Gaîté Lyrique à Paris accueillera la troisième édition du Festival & Prix des Littératures Urbaines. Pensé comme un espace de réflexion, de débats et de création, l'événement entend mettre en lumière des récits qui racontent la ville autrement, loin des clichés et des assignations sociales et culturelles encore très présentes dans le champ littéraire.

PUBLIÉ LE :
23/01/2026 à 12:33

Hocine Bouhadjera

1
Commentaires

140
Partages

f t @ x in e p



Placée sous le signe des résistances culturelles et littéraires, cette nouvelle édition interroge le pouvoir de la langue à un moment où les mots sont largement instrumentalisés par des discours qui déforment le réel, le rendent plus fragile et tentent de le contrôler. En s'appuyant sur les littératures urbaines, le festival revendique une ambition claire : faire exister des récits trop souvent relégués à la marge et proposer des clés de lecture pour appréhender le monde contemporain dans toute sa complexité.

La ville comme espace vivant, conflictuel et narratif

Au cœur du projet, une conception de la ville qui dépasse le simple décor. Ici, l'espace urbain est envisagé comme un lieu en transformation permanente, façonné par des réalités sociales, culturelles et économiques, elles-mêmes traversées par des rapports de force persistants. Cette approche permet de faire émerger une polyphonie de récits attentive à la diversité réelle des voix qui racontent les villes, enrichie par le travail d'auteurs, de journalistes, de chercheur-e-s et d'acteurs de terrain.

Tables rondes, discussions participatives, formats *fishbowl*, atelier d'écriture : la programmation se déploie sur deux journées pour ouvrir des espaces de réflexion autour de questions centrales. Mutations des pratiques de lecture, angles morts institutionnels, élections municipales, gentrification, dégradation des conditions de vie, représentations des quartiers populaires, des corps et du désir, ou encore résistances culturelles face à la montée des logiques autoritaires figurent parmi les thèmes abordés.

Une soirée d'ouverture autour des parcours et de l'écriture collective

Le festival s'ouvrira le vendredi 30 janvier avec une soirée consacrée aux trajectoires et aux récits qui bifurquent. De 19h30 à 21h, un échange réunira les membres du studio Radio Making Waves et les co-auteurs et co-autrices du roman collectif *Le Retour du roi Jibril* (L'Iconoclaste), en partenariat avec le pass Culture, dans le cadre du temps fort « métiers des arts et de la culture » (Vis ma vie).

Maïram Guissé, Ramsès Kefi, Saïd de L'Arbre, Rachid Laïreche et Faïza Zerouala reviendront sur leurs parcours vers l'écriture, les détours empruntés, les hésitations, les moments de décalage et les brèches qui finissent par s'ouvrir. La seconde partie de la rencontre sera consacrée au projet du *Retour du roi Jibril* : sa forme polyphonique, les choix d'écriture, et ce que représente aujourd'hui la création d'un roman collectif, tant sur le plan politique que littéraire.

L'échange sera mené par des personnes en formation aux métiers de la radio au sein du chantier d'insertion de Making Waves, dont les trajectoires résonnent avec celles des auteur·ice·s invités. La soirée est gratuite sur inscription.

Vivre en ville : combat, lecture et résistances

Le samedi 31 janvier, la programmation se déploiera sur plusieurs espaces de la Gaîté Lyrique. À l'auditorium, la journée débutera à 13h30 par une table ronde intitulée *Comment rêver de vivre dans des villes où la vie devient un combat ?* Avec Emmanuelle Cosse, Nora Hamadi, Karim Miské et El Négociateur, la discussion abordera les loyers, la gentrification, les violences policières, les manifestations identitaires, les canicules et la pollution, dans un contexte marqué par la progression de discours autoritaires.

À 15h30, un autre débat questionnera frontalement une idée reçue : *Les jeunes ne lisent pas. Et alors ?* Asya Djoulaït, Régine Hatchondo, Alexandre Lansky et Mouhamadou le Prof discuteront des mutations de la lecture, de la place du livre et des réponses institutionnelles face à ces transformations.

La journée se poursuivra avec une table ronde consacrée à la résistance culturelle face aux réalités politiques, sociales et économiques contemporaines, réunissant Hugues Jallon, Mame-Fatou Niang et Sanaa Saitouli.

Discussions participatives et regards croisés

En parallèle, le Forum accueillera de 12h à 18h15 une série de discussions participatives consacrées aux élections municipales et aux discours politiques à l'épreuve de la littérature. À travers l'analyse de tracts et de programmes, auteurs et autrices croiseront leurs regards avec les expériences citoyennes, interrogeant silences, imaginaires et mises en scène du politique.

La Petite Galerie proposera plusieurs discussions participatives, notamment autour des représentations des quartiers populaires, des corps, du désir et de l'identité, ainsi qu'une réflexion sur la place des musulman·e·s dans l'espace public et le débat politique. Un dernier échange reviendra sur les expériences d'écriture, d'édition et de publication, en interrogeant les hiérarchies culturelles et les normes qui continuent de peser sur la reconnaissance des récits émergents.

Un atelier d'écriture animé par Asya Djoulaït, consacré à la mémoire, à la révolte et aux fantômes intimes, se tiendra également sur réservation.

Le Prix des Littératures Urbaines 2026

Le festival sera ponctué par la remise du Prix des Littératures Urbaines 2026, qui distingue cette année huit romans et cinq essais.

Dans la sélection romans, la catégorie Femme réunit *Ibn d'Asya Djoulaït* (Grasset), *La Maison des Rêves* de Nora Hamadi (Flammarion), *Comme Ali* de Fatima Ouassak (Au Diable Vauvert) et *Allô la Place* de Nassera Tamer (Verdier). Côté hommes, figurent *Les Gréveuses* de Romuald Gadegbeku (Grasset), *Quatre jours sans ma mère* de Ramsès Kefi (Philippe Rey), *Ramsès de Paris* d'Alain Mabanckou (Le Seuil) et *Les Jardins perdus* de Rouda (Liana Levi).

La sélection essais met en avant, dans la catégorie Femme, *Et si on rentrait au bled en train ?* de Nassira El Moaddem (Gallimard) et *Privilèges* d'Alice de Rochechouart (JC Lattès). Du côté des hommes sont retenus *La Cité des musulmans* de Hamza Esmili (Amsterdam), *Une histoire plurielle de la Seine-Saint-Denis* d'Antoine Tricot (Le Seuil) et *Grands ensemble* de Fabien Truong et Jérôme Truc (La Découverte).

Les prix seront remis le samedi au Forum, avec une remise des Prix Romans de 17h à 17h30 et celle des Prix Essais de 15h à 15h30.

Le jury est présidé par Mame-Fatou Niang, maîtresse de conférences, réalisatrice et autrice, spécialiste des représentations et des récits minorés. Il réunit Yvon Atonga, auteur et rappeur, Nadège Erika, autrice et travailleuse sociale, Alexandre Lansky, journaliste et auteur, ainsi que Lydie Salvayre, autrice. Le jury associe également Azra et Yeli, deux jeunes non-lecteur-ice-s, en partenariat avec le pass Culture, dans une volonté affirmée de croiser regards littéraires et expériences sociales.

Crédits photo : Festival des Littératures Urbaines

Par [Hocine Bouhadjera](#)

Contact : hb@actualitte.com

Le **Festival et Prix des Littératures Urbaines** est de retour pour une **3e édition** à la **Gaîté Lyrique**. Au programme ? Deux jours pour découvrir les **auteur-e-s qui racontent les villes autrement**, affirmant les réalités sociales, politiques et culturelles de notre temps. Des périphéries aux centres villes, en passant par les quartiers populaires ou huppés, le festival propose une **multiplicité de voix, de milieux, de langages et de vécus**, profondément attachés aux résistances littéraires et culturelles.



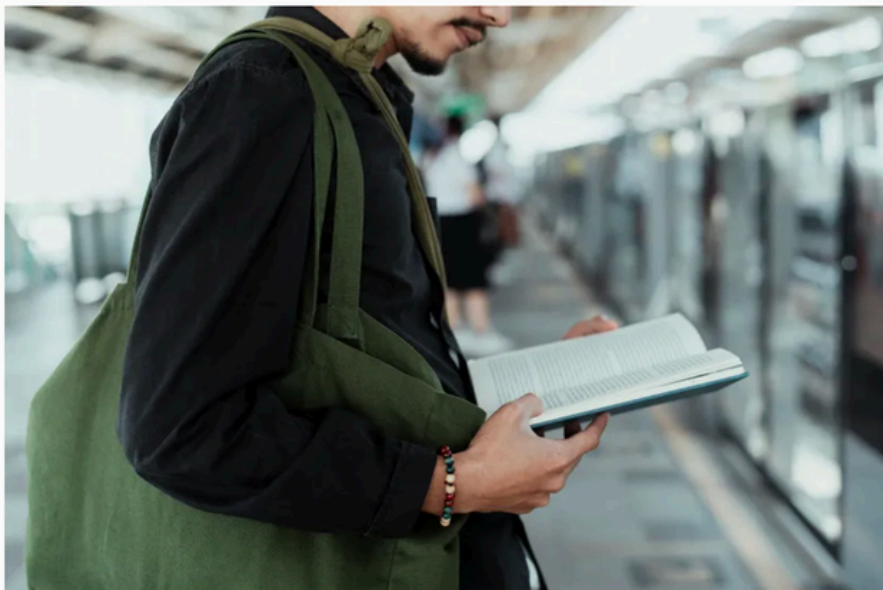
Festival et Prix des Littératures Urbaines
Gaîté Lyrique
3bis, rue Papin – 3e
Vendredi 30 et samedi 31 janvier 2026
Gratuit
[Plus d'infos](#)

Entretien

Festival des littératures urbaines : « Il faut nourrir de nouveaux imaginaires sur la ville »

Recueilli par **Béatrice Bouniol**

Publié le 30 janvier 2026 à 15h07 • 🕒 Lecture : 2 min



La tradition du roman urbain commence au XIXe siècle avec Balzac, Zola ou Flaubert. / The Shots / Stock Adobe

La Croix : Comment est né ce festival, il y a trois ans ?

Taoufik Vallipuram : D'une discussion avec deux auteurs, Freddy Dzokanga et Zakaria Harroussi, tous deux issus comme moi de quartiers populaires, et de ce double constat : d'un côté, il existe de plus en plus d'écrivains dans les milieux populaires mais peu parviennent à être publiés et se faire connaître. De l'autre, leurs récits sont porteurs de nouvelles idées sur la manière dont se construit la ville et touchent un public jeune, souvent peu lecteur, qui s'identifie aux personnages.

Mais nous n'avons pas créé un festival des littératures des quartiers populaires, nous avons bâti un festival des littératures urbaines, c'est très différent. Nous voulons nourrir de nouveaux imaginaires sur la ville, à partir des expériences de vie et des valeurs qui sont fortes dans ces quartiers, comme la solidarité, la diversité et le vivre-ensemble, mais pas seulement. Notre objectif, plus large, c'est de renouveler les manières de façonner la ville.

Qu'appellez-vous « littérature urbaine » ?

Souvent, on nous renvoie à la musique urbaine, ce qui évoque encore une fois les quartiers populaires. Nous préférons nous inscrire dans la tradition du roman urbain qui commence au XIXe siècle avec [Balzac](#), Zola ou Flaubert, et des travaux de la chercheuse Christina Horvath sur le roman urbain contemporain. Depuis la publication, en 1999, du roman *Boumkoeur* de Rachid Djaïdani aux Éditions du Seuil, ce genre s'est imposé de plus en plus en France. Cette année, sont par exemple en lice les romans de Nora Hamadi, *La Maison des rêves. Une histoire des banlieues française* (Flammarion) et de Romuald Gadegbeku *Les Gréveuses* (Grasset).

Nous avons défini quatre critères pour sélectionner les ouvrages, que ce soient les romans ou les essais. Les auteurs et autrices doivent donner une place centrale à la ville, proposer un récit contemporain, donner à voir la diversité, des dynamiques sociales et politiques, permettre de sortir des stéréotypes, faire ressentir toutes les nuances du langage dans les différents lieux de la ville aussi. Bien sûr, il ne s'agit pas de remplir tous ces critères mais nous sommes attentifs dans notre sélection à chacun de ces aspects.

Comment la littérature peut-elle changer le regard sur la ville ?

Une spécialiste de la transition écologique me confiait récemment combien la lecture d'un roman l'avait bousculée, bien plus que les discours militants ou politiques et comment elle avait, après cette lecture, changé d'approche pour embarquer l'ensemble de la société. Le pouvoir de la littérature, qui ici s'applique au monde urbain, c'est tout cela : mieux comprendre les autres par des récits de vie, regarder les quartiers populaires sans les réduire à la logique binaire victimes/coupables, créer du commun à travers des expériences partagées au-delà des différences géographiques et sociales. Bref, dans le même mouvement, bousculer et relier.

Cette année, le festival se tient un mois et demi avant les élections municipales. Comment la littérature urbaine permet-elle d'aborder cette échéance autrement ?

De multiples façons ! D'abord, en mettant en lumière des réalités trop peu présentes dans les discours politiques, comme les conditions des [travailleurs précaires](#), sans lesquels la vie en ville ne serait tout simplement pas possible. En apportant ensuite à ces discours souvent empreints d'idéologie et de rhétorique des nuances, des aspérités, voire des conflits, à partir des récits de vie. Enfin, et c'est là le principal, en offrant une échappée, loin du fatalisme qui nous étreint au vu des inégalités, de la crise climatique ou des violences ordinaires. En nous donnant la possibilité de redéployer nos imaginaires.

Festival et Prix des littératures urbaines 2026, à la Gaîté-Lyrique les 30 et 31 janvier 2026.

Paris

Paris : la lutte contre les clichés au cœur du festival des littératures urbaines

La troisième édition de ce festival commence ce vendredi et se déroule jusqu'à ce samedi soir à la Gaîté Lyrique (IIIe). Au programme, la célébration de la résistance dans la littérature et dans l'art en général. 700 personnes y ont participé l'an passé.

Par Denis Courtine

Le 30 janvier 2026 à 11h09



Illustration. L'une des raisons d'être du festival est de lutter contre les clichés sur les quartiers populaires (ici, Sevrans, en Seine-Saint-Denis). LP/T.P.

« Redonner la parole à celles et ceux qui racontent la ville à travers la multiplicité des voix, des milieux, des langages et des vécus, loin des stéréotypes et de l'essentialisation ». C'est la raison d'être depuis plus de deux ans du festival des littératures urbaines. La troisième édition se tient ce vendredi et ce samedi à Paris. L'année dernière, près de 700 personnes s'étaient déplacées pour discuter et faire la connaissance d'artistes soucieux de raconter la ville comme ils l'aiment et surtout comme elle est vraiment.

Le thème de cette nouvelle édition ? « Nous plaçons notre festival sous le signe des résistances littéraires et culturelles : ces livres, ces spectacles, ces œuvres artistiques — souvent bien plus valorisées à l'étranger que dans notre propre pays — qui célèbrent et rendent hommage aux récits et aux vies de millions de personnes », présente l'association Quartier bis de la littérature, qui organise cet événement.



Paris (IIIe), Gaité Lyrique, 2025. L'année dernière, près de 700 personnes s'étaient rendues à la deuxième édition du festival des Littératures urbaines.

La réalité contre les clichés

Trois tables rondes à ne pas rater cette année à l'auditorium : « Comment rêver de vivre dans des villes où la vie devient un combat » avec notamment la journaliste et autrice Nora Hamadi (ce samedi de 13h30 à 15 heures), « Les jeunes ne lisent pas et alors ? » avec notamment Asya Djoulaït, professeure de lettres et romancière (ce samedi de 15h30 à 17 heures), et « La résistance culturelle face à la triple réalité politique, sociale et économique » avec notamment Hugues Jallon, éditeur et auteur. Attention [il faut réserver](#).

A noter aussi, cette fois au forum, la « discussion participative » qui se tient également ce samedi après-midi. Par exemple, de 13h30 à 15 heures, le journaliste et auteur Anas Daïf (Et un jour je suis devenu arabe paru chez Tumulte) et notre ancienne consœur au Parisien Maïram Guissé, [autrice de Sous nos peaux \(chez Grasset\)](#) évoqueront avec le public les clichés couramment véhiculés sur les quartiers populaires. Et montreront à quel point la réalité est toujours bien plus nuancée et complexe. Soirée d'ouverture ce vendredi à 19h30 à la Gaieté lyrique au 3 bis, rue Papin à Paris (IIIe).

ACCUEIL • CULTURE • LIVRES

L'agenda des Livres du « Soir » avec Carys Davies

L'écrivaine écossaise est chez Passa Porta, à Bruxelles, le mercredi 4 février.

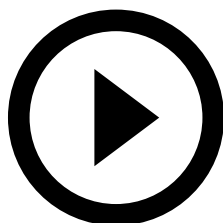
Amandine Scheers présente *Jusqu'ici, tout allait bien* (Academia) le samedi 31 janvier dès 15 h chez Livre ou verre à Charleroi. Et le 28 février, de 9h à 13 h 30, à la librairie du Charnois, à Roux.

Sophie Benech s'entretient avec Sami El-Hage à propos de sa nouvelle traduction des *Frères Karamazov* de Dostoïevski (Zulma) à la Maison CFC, à Bruxelles, le samedi 31 janvier à 12 h.

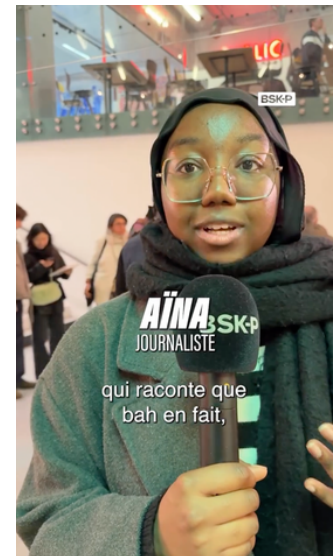
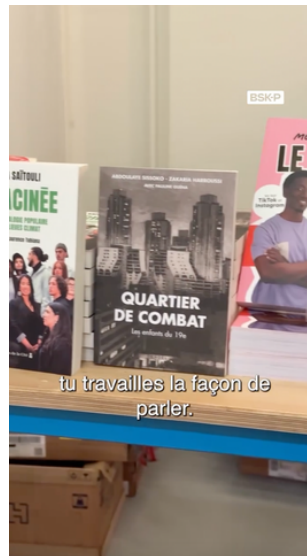
Fabienne et Manuel Capouet d'un côté, **Jean-Marc Ceci** de l'autre croisent leurs livres *Zéro Déchet* et *Les étoiles du silence* (Academia tous deux) le mardi 3 février chez La page d'après à Louvain-la-Neuve.

Festival des Littératures urbaines à la Gaîté lyrique à Paris, les vendredi 30 et samedi 31 janvier. Infos : gaite-lyrique.net/

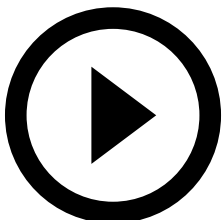
ANNONCÉ 7 FOIS DU 18 DÉCEMBRE 2024 AU 30 JANVIER 2026 À RAISON D'UNE FOIS PAR SEMAINE



Pour voir le reportage



Pour voir le reportage



Pour voir le reportage et l'entretien de Zakaria Harroussi